

ANDREW FEENBERG

# Pour une théorie critique de la technique

Préface de Michel Callon

*Traduit de l'anglais par Iketnuk Arnaq et Véronique Dassas*



POUR UNE THÉORIE CRITIQUE  
DE LA TECHNIQUE



Andrew Feenberg

POUR UNE THÉORIE  
CRITIQUE DE LA  
TECHNIQUE

*Traduit de l'anglais par Iketnuk Arnaq et Véronique Dassas*

*Préface de Michel Callon*



La collection « Humanités », dirigée par Jean-François Filion, prolonge dans le domaine des sciences l'attachement de Lux à la pensée critique et à l'histoire sociale et politique. Cette collection poursuit un projet qui a donné les meilleurs fruits des sciences humaines, celui d'aborder la pensée là où elle est vivante, dans les œuvres de la liberté et de l'esprit que sont les cultures, les civilisations et les institutions.

Dans la même collection :

- Pierre Beaucage, *Corps, cosmos et environnement chez les Nahuas de la Sierra Norte de Puebla*
- Francis Dupuis-Déri, *Démocratie : histoire politique d'un mot*
- Jonathan Martineau (dir.), *Marxisme anglo-saxon : figures contemporaines*
- Ellen Meiksins Wood, *Des citoyens aux seigneurs*
- Ellen Meiksins Wood, *L'empire du capital*
- Ellen Meiksins Wood, *L'origine du capitalisme*
- Jean-Marc Piotte, *La pensée politique de Gramsci*
- Bill Readings, *Dans les ruines de l'université*
- Raymond Williams, *Culture et matérialisme*

© Massachusetts Institute of Technology, 2010

Titre original : *Between Reason and Experience*

© Lux Éditeur, 2014, pour la traduction française

[www.luxediteur.com](http://www.luxediteur.com)

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2014

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN : 978-2-89596-166-6

La traduction de cet ouvrage a été rendue possible grâce au soutien du Fonds pour les publications universitaires de l'Université Simon Fraser.

Ouvrage publié avec le concours du Conseil des arts du Canada, du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec et de la SODEC. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour nos activités d'édition.

## *Préface à l'édition française*

*par Michel Callon*

**F**AUT-IL SE RANGER AUX côtés de ceux qui défendent de manière inconditionnelle le progrès technique, quitte à mettre en place les mesures qui permettent d'en prévenir les effets négatifs? Ou bien, doit-on s'opposer à la course folle dans laquelle nous entraînent les technosciences; doit-on résister coûte que coûte aux relations de domination qu'elles nous imposent, pour revenir à des formes plus apaisées, plus stables et mieux maîtrisées d'organisation sociale? Il semble aujourd'hui qu'il faille choisir son camp.

Au cours des trois dernières décennies, un nombre croissant de chercheurs ont lancé et développé des études empiriques sur les rapports entre sciences, techniques et sociétés (sts). Ils ont fait apparaître par touches successives une image moins manichéenne de notre passé et de notre futur, et ont mis en évidence les conditions sous lesquelles il était possible d'échapper à ce dilemme. Pendant toute cette période, la philosophie de la technique est restée quant à elle beaucoup plus discrète, se contentant bien souvent de raconter avec des mots nouveaux la même intrigue, celle de l'opposition irréconciliable entre technophilie et technophobie. Andrew Feenberg a su échapper à cette fatalité. Il fait

partie de ces rares philosophes qui n'hésitent pas à prendre en considération les données du terrain, et c'est sans doute pour cette raison que sa réflexion est proche des travaux réalisés par les chercheurs en STS<sup>1</sup>. Cette préface propose une analyse rapide des points de convergence entre ces deux démarches qui ouvrent l'une comme l'autre de nouvelles perspectives sur les rapports possibles entre technique et démocratie.

La première conclusion sur laquelle s'entendent la philosophie d'Andrew Feenberg et les chercheurs en STS, c'est que, en matière d'évolution technique, il n'existe pas de « meilleure solution » (*one best way*), c'est-à-dire de voie de développement qui s'impose indiscutablement comme étant la meilleure possible ou comme étant supérieure aux autres. À tout moment, les acteurs se trouvent face à un foisonnement de trajectoires envisageables. Si l'une de ces trajectoires finit par l'emporter, ce qui rend rétrospectivement les autres options irréalistes, on ne peut jamais savoir après coup si cela est dû aux qualités intrinsèques du choix technique effectué plutôt qu'à la série des circonstances historiques qui ont accompagné et façonné son développement. En effet, si la solution qui a été finalement retenue semble plus intéressante ou plus performante que les autres, c'est parce qu'elle a bénéficié d'investissements techniques, scientifiques, économiques et politiques incomparablement plus importants que les autres. Comme l'ont démontré les économistes de l'innovation, au moment où l'on choisit

---

1. Pour un récent bilan de ces travaux, voir l'excellente synthèse proposée par Christophe Bonneuil et Pierre-Benoît Joly dans *Sciences, techniques et société*, Paris, La Découverte, 2013.



une technique plutôt qu'une autre, on ne le fait pas parce qu'elle est la meilleure – à ce stade, on ne peut pas le savoir –, elle devient la meilleure parce qu'on l'a choisie. Cela ne veut pas dire que toutes les techniques s'équivalent, mais que personne ne peut affirmer d'avance laquelle se révélera la plus efficace. Au moment où une technique émerge, les incertitudes qui l'entourent sont telles que, pour les lever, il faut investir et s'engager dans un long processus d'apprentissage qui, en privilégiant certaines options, détruit toute possibilité de comparaison. Andrew Feenberg exprime ces phénomènes de dépendance du chemin (*path dependence*) et de verrouillage technique (*technology lock-in*) – des faits qui sont désormais solidement établis – en des termes originaux, avec des notions comme celles d'« organisation en couches » ou de « ramification ». L'organisation en couches décrit les mécanismes par lesquels les codes culturels peuvent être enchâssés de façon durable et irréversible dans les techniques, tandis que la ramification dénote toutes les virtualités sociotechniques qui, à un moment donné, sont susceptibles d'être actualisées. Chercher à laisser l'avenir ouvert en s'abstenant de prendre des décisions irrévocables qu'on pourrait regretter plus tard demande une vigilance, une réflexion et une sagacité de tous les instants. La politique, en tant qu'art de maintenir la possibilité de choix et d'organiser des débats sur ces choix, se trouve donc au cœur de la dynamique technique.

Le développement technique, et c'est là le deuxième point de convergence entre les analyses d'Andrew Feenberg et les STS, a pour effet de susciter la formation de groupes

qui se sentent affectés par les effets, inattendus ou passés sous silence, qu'il entraîne. Comme le souligne l'anthropologue Marilyn Strathern, la technique accélère ce qu'elle appelle la prolifération du social. Des groupes émergent qui inlassablement critiquent, analysent et interprètent les techniques existantes ou à venir, pour montrer leurs limites, leurs conséquences indésirables, mais également pour imaginer de nouvelles options qui pourraient permettre de résoudre les problèmes qu'ils rencontrent et d'apporter une réponse à leurs questions. Ils rendent ainsi visible, tout en l'explicitant, la diversité des configurations sociotechniques qui peuvent être actualisées à un moment donné et rappeler des lignes de développement qui avaient été négligées ou tout simplement déniées. Les nouvelles options qu'ils introduisent dans l'espace public ne sont évidemment pas sans liens avec les techniques existantes, mais puisqu'elles sont le produit de la réflexion critique de groupes concernés particuliers, elles ne sont pas mécaniquement déterminées par elles, même si elles en sont dépendantes. Que ces groupes soient inquiets à propos des techniques proposées ou qu'ils se félicitent des perspectives qu'elles ouvrent, ils sont, dans tous les cas, engagés dans un travail d'évaluation qui se nourrit des problèmes qu'ils perçoivent, des projets qui leur tiennent à cœur et des valeurs auxquelles ils sont attachés. Au cours de ce processus, ce ne sont pas seulement de nouvelles trajectoires techniques qui émergent, mais également de nouvelles identités sociales qui se forment et qui, une fois les choix faits, seront inscrites dans la matérialité des techniques.

Contrairement aux craintes exprimées par certains, et c'est le troisième point d'accord avec les recherches en STS, l'implication des groupes concernés ne constitue pas une menace pour la création technique. Sur ce sujet, les analyses d'Andrew Feenberg se révèlent utiles. Il rappelle au chapitre 9 la réponse apportée par Michel-Ange lorsqu'on lui demanda comment il avait exécuté son *David* (« Je n'ai fait qu'enlever tout ce qui n'était pas *David* »), et il ajoute : « Comme la statue de *David*, l'essence des choses, quand Heidegger interprète les Grecs, ne prend pas forme par un acte positif de production, mais par suppression du non essentiel, de ce qui s'écarte de la nature de la chose qui attend la réalisation. » Il suggère que, s'agissant des techniques, on pourrait généraliser la thèse de Michel-Ange : pour découvrir ce que les techniques ont d'inessentiel, il suffit de convoquer les groupes concernés et de leur ouvrir la possibilité de participer au travail de façonnage. Un expert ou un groupe d'experts peut bien imaginer une technique qui marche, mais rien ne garantit que ceux à qui elle est destinée la trouveront belle et bonne. La sculpture des techniques n'est pas un acte solitaire mais collectif. Et tout comme il existe de bons et de mauvais sculpteurs, qui sont plus ou moins habiles à percevoir dans la pierre qu'ils sont en train de tailler le *David* qu'elle promet et permet d'instaurer, il existe de bonnes et de mauvaises manières d'identifier et d'associer (ou non) les groupes concernés pour façonner les techniques. Pour éliminer l'inessentiel, il faut encourager et faciliter l'intervention active de tous les groupes qui s'estiment affectés, et cela le plus tôt possible. Le message le plus important de *Pour une*

*théorie critique de la technique* est que l'on parvienne à l'essence des techniques non pas par purifications progressives mais par compositions successives et par recherche de compromis. Du même coup, Andrew Feenberg réoriente la pensée philosophique. Au lieu de l'éloigner de l'usage concret des techniques et de la diriger vers des définitions universelles, anhistoriques, abstraites et désincarnées, il choisit de considérer les techniques dans leur irréductible singularité pour suivre les méandres de leur évolution. Et afin de ne pas s'égarer dans cet univers labyrinthique, il choisit les meilleurs guides qui soient : les groupes concernés eux-mêmes.

Si l'analyse proposée par Andrew Feenberg entre en résonance avec les travaux des chercheurs en STS, elle contribue également à mettre en lumière l'impact que pourrait avoir le développement technique sur nos conceptions de la démocratie. En effet, les techniques, en tant qu'ensemble de configurations sociotechniques dessinées collectivement, peuvent être analysées comme des systèmes de traduction en action, qui mobilisent et approfondissent les différences tout en organisant leurs mises en relation. Croire en l'existence possible d'un monde unique et commun, vers lequel semble tendre l'idéal démocratique, s'avère être, au moins potentiellement, une illusion dangereuse, nous dit Feenberg. En adoptant une posture qui s'oppose à une certaine tradition humaniste, il ajoute : il faut tout faire pour qu'un tel monde ne puisse advenir ! Quand elles sont bien conçues, les techniques nous débarrassent de cette illusion, car elles se nourrissent de la diversité des interventions, de la pluralité des codes culturels et des schémas d'interpréta-

tion qui contribuent à les faire évoluer et à leur donner une forme. Non seulement elles fournissent à cette diversité la possibilité d'être explicitée mais, en inscrivant chaque position, chaque identité, dans des matériaux durables, elles assurent à chacune d'entre elles un droit à l'existence tout en lui garantissant d'être prise en compte par toutes les autres. Le cas extrême du Minitel français, concocté par des experts et des technocrates qui rêvaient d'un outil de diffusion de l'information neutre, efficace et universel témoigne, même si son souvenir commence à disparaître de nos mémoires, de ce double jeu. Entre les mains des utilisateurs, qui en ont subverti les usages et en ont redéfini les caractéristiques, il est devenu l'instrument du développement inattendu et non planifié de pratiques inédites de communication. Grâce à ses utilisateurs, le Minitel a été transformé en un dispositif capable non seulement de transmettre de l'information mais également de produire de la communication. Exemple d'une technique ouverte aux redéfinitions conçues et mises en œuvre par les groupes concernés, il a permis d'organiser une coexistence pacifique entre deux univers différents mais interdépendants : celui des experts et celui des utilisateurs. Ne pourrait-on pas dire que, ainsi redessiné, le Minitel a puissamment contribué à la constitution d'un monde commun ? Une telle affirmation serait excessive. Il ne s'agit pas vraiment d'un monde, et encore moins d'un monde unique dont on pourrait faire l'inventaire et que l'on pourrait décrire de manière exhaustive, puisque personne n'est capable de dire de quoi il est l'ensemble ; personne n'est en mesure d'en explorer le territoire une fois pour toutes ni d'en

tracer la carte. Par ailleurs, même si l'on feignait de croire à l'existence de ce monde, on peinerait à démontrer qu'il est commun, puisqu'il se contente d'enregistrer et de rendre durables des divergences et des incohérences qu'il se garde bien de supprimer ! Si elle est bien conçue, la technique a cette vertu étonnante de rendre compatibles, tout en les préservant, des univers et des styles de vie étrangers les uns aux autres dont elle facilite et suscite le développement. Elle y parvient en mettant en forme un dialogue créateur et permanent qui s'inscrit silencieusement dans les choses que nous partageons et qui nous partagent.

Cette analyse de la technique et de son évolution conduit à réinterpréter les relations qu'elle entretient avec la politique en général et avec la démocratie en particulier. Andrew Feenberg nous explique que toute technique, par sa constitution même, appelle un débat qui découle de l'existence d'un processus de double instrumentalisation. L'instrumentalisation primaire tend à circonscrire les interactions, les discussions et les oppositions au seul cercle des spécialistes et des experts qui se concentrent sur les fonctionnalités des artefacts qu'ils conçoivent. L'instrumentalisation secondaire étend ce débat pour y intégrer les groupes qui se considèrent comme affectés par ces techniques, par leurs usages, leurs effets et leur sens. Ces groupes tentent de les adapter pour parer aux problèmes qu'elles créent et pour défendre les valeurs et les normes interprétatives qu'ils défendent. La double instrumentalisation garantit à la fois l'autonomie et l'indépendance réclamées par les experts et la possibilité pour les non-experts d'intervenir

dans la mise en forme des techniques. Mais la question se pose de l'organisation de cette double instrumentalisation. Il existe à l'évidence plusieurs façons de la concevoir, comme le montrent les solutions préconisées par Heidegger et Habermas. Parce qu'il est bien intégré dans la société qui l'entoure, l'artisan glorifié par le premier est capable à la fois de définir les fonctionnalités techniques et d'assurer l'intégration sociale des artefacts qu'il fabrique. Mais cette possibilité d'intégration, réalisée par un seul acteur, disparaît avec l'essor des sociétés modernes, et c'est pourquoi Habermas, rejetant la solution d'Heidegger, préfère que les deux instrumentalisations soient organisées de manière séquentielle. Pour y parvenir, il propose de confiner l'instrumentalisation primaire dans une sphère qui lui est réservée, celle des techniciens, première sphère dont l'influence est contrôlée par une seconde sphère, celle qui organise le monde vécu des êtres humains et où les non-experts, loin des experts, se livrent après coup à leur travail d'interprétation et d'intégration. Andrew Feenberg ne croit ni à la solution de Heidegger (revenir à l'artisan) ni à celle de Habermas (différencier la société pour protéger les profanes des experts et les experts des profanes). Il les critique à la fois sur le plan politique et sur le plan technique. Contrairement à Heidegger, il soutient que l'artisan n'est pas la seule figure qui parvienne à intégrer les deux instrumentalisations. Et contrairement à Habermas, il réaffirme qu'il n'est pas souhaitable de vouloir les dissocier. La seule solution est celle qui reconnaît l'existence de chacune des deux instrumentalisations, mais qui refuse aussi bien de les confondre que de les séparer. Pour ce

faire, Andrew Feenberg s'inspire de Heidegger, en postulant que la création technique consiste en un double mouvement, celui de la décontextualisation (que Heidegger appelle « dé-mondisation »), qui arrache des éléments de leur monde d'origine, et celui de la recontextualisation (que Heidegger appelle « ouverture »), qui réorganisent ces éléments dans les artéfacts pour recomposer de nouveaux mondes. Mais, et c'est sur ce point qu'il se sépare de la philosophie des techniques traditionnelle, pour Andrew Feenberg la décontextualisation comme la recontextualisation provoquent l'apparition et suscitent l'engagement de groupes qui se trouvent affectés par elles. La solution est donc d'organiser leur participation tout au long du processus de la création technique, au lieu de préconiser leur exclusion ou de les cantonner dans des espaces qui leur sont réservés.

Ainsi, il est inutile de revenir à la figure solitaire de l'artisan pour conserver la véritable essence de la technique ; et inutile de séparer les sphères qui imposent aux techniques une division artificielle qui paralyse leurs capacités créatrices et entrave leur développement. La démocratie technique est la seule solution qui respecte l'essence de la technique. Andrew Feenberg montre, à l'aide d'une foule d'exemples, qu'elle aboutit à de meilleurs résultats que ceux que l'on obtient après avoir dissocié l'instrumentalisation secondaire de l'instrumentalisation primaire et après avoir établi un cordon sanitaire entre le travail technique et le débat politique. Et comme il le souligne, la raison n'est en rien menacée par ce processus. Elle en ressortirait plutôt renforcée, puisque se trouvent multipliées les occasions et les possibilités



d'analyses critiques et d'expérimentations. Entre création technique et idéal démocratique, un cercle vertueux peut s'installer. Feenberg n'a pas tort, même si l'expression peut prêter à confusion, de parler de démocratisation rationnelle et de rationalisation démocratique.

Si l'on prend au sérieux le discours philosophique que Feenberg nous propose, nous n'avons pas le choix : la démocratie qui nous est si chère n'a de sens et d'avenir que si elle place au centre de ses préoccupations les enjeux de la technique. Sans démocratie technique, pas de démocratie digne de ce nom ! Et inversement, pas de technique digne de ce nom sans démocratie. Ainsi conçue, la démocratie favorise une diversité qui à son tour la nourrit. Le sombre pronostic de Tocqueville pourrait donc être invalidé. La démocratie ne mène pas fatalement au règne de l'uniformisation et de la médiocrité tyrannique qui l'accompagne. C'est parce qu'elle s'installe au cœur des techniques pour les façonner de l'intérieur au lieu de s'en éloigner pour mieux les instrumentaliser ou pour mieux s'en protéger qu'elle encourage et favorise la diversité des projets, des savoirs et des formes de vie ainsi que leur coexistence.



## *Avant-propos*

**L**A CRÉATION TECHNIQUE implique une interaction entre raison et expérience. Pour construire un dispositif qui fonctionne, il faut connaître la nature, ce qui dans l'activité technique représente l'élément que l'on considère comme rationnel. Mais le dispositif doit fonctionner dans un monde social, dans ce monde où les enseignements tirés de l'expérience influencent la conception.

Dans les sociétés prémodernes, l'expérience influençait le développement technique par le biais des traditions artisanales, qui combinaient plusieurs registres différents de phénomènes : les interdictions religieuses, les enseignements pratiques, le goût, et les rôles liés à l'âge et au genre. La technique était canalisée dans des voies compatibles avec les croyances religieuses et les coutumes locales, toutes gardiennes des enseignements de l'expérience. L'artisanat combinait aussi harmonieusement la connaissance de la nature avec ce que la communauté avait appris sur le potentiel perturbateur des réalisations techniques. Dans l'ensemble, malgré quelques échecs retentissants, comme la déforestation progressive d'une grande partie des terres entourant la Méditerranée, cette activité technique était compatible avec des sociétés stables qui se reproduisaient, pratiquement sans changements, pendant des générations.

Dans le monde moderne, se développent des techniques toujours plus détachées de l'expérience quotidienne. Ceci est un effet du capitalisme qui réserve le contrôle de la conception à une classe dominante peu nombreuse et à ses laquais techniques. Cet éloignement a l'avantage d'ouvrir à l'exploitation et à l'invention d'immenses territoires nouveaux mais, en même temps, le pouvoir technique s'exerce avec moins de sagesse. Les enseignements de l'expérience ne parviennent pas à freiner les nouveaux maîtres de la technique qui accélèrent le rythme du changement au point que la société se retrouve dans un branle-bas continu.

Non seulement on a réduit le rôle de l'expérience dans les activités techniques, mais les quelques effets qu'elle a encore sont souvent invisibles. On perçoit la technique comme autonome et les disciplines techniques présentent les influences sociales du passé comme des spécifications purement rationnelles. Bien des normes techniques sont fondées sur des goûts, mais nous ne sommes pratiquement pas conscients de leur origine jusqu'à ce que nous nous rendions dans un pays qui applique des normes différentes. Aucune logique technique ne préside aux différences dans des domaines comme l'architecture des maisons, l'éclairage, la hauteur normale des tables ou des chaises, l'agencement des éléments sur le tableau de bord des voitures. D'autres normes changent quand on reconnaît et qu'on discute certains problèmes écologiques ou sanitaires, et quand des dispositions législatives réglementent les processus industriels. Nous oublions vite que les nouvelles méthodes et les nouveaux dispositifs ont une origine sociale.





CET OUVRAGE A ÉTÉ IMPRIMÉ EN JANVIER 2014 SUR LES  
PRESSES DES ATELIERS DE L'IMPRIMERIE MARQUIS POUR  
LE COMPTE DE LUX, ÉDITEUR À L'ENSEIGNE D'UN CHIEN  
D'OR DE LÉGENDE DESSINÉ PAR ROBERT LAPALME

La mise en page est de Claude BERGERON

La révision du texte a été réalisée  
par Laurence JOURDE

Lux Éditeur  
C.P. 60191  
Montréal, Qc H2J 4E1

Diffusion et distribution  
Au Canada : Flammarion  
En Europe : Harmonia Mundi

Imprimé au Québec  
sur papier recyclé 100% postconsommation

